

Dans le danger, un seul homme brave suffi- parfois à remonter le moral de ceux qui l'entourent. N'en pouvait-il être de même quand un hameau canadien serait attaqué par l'Iroquois, alors que les hommes des champs, terrifiés, songeraient à s'enfuir et se cacher avec leur famille et leurs serviteurs, fuite rarement assez prompte pour échapper au tomahawk du sauvage.

Il n'y avait pas que l'Iroquois ennemi à craindre, le Sokokis, l'Abénakis, le Huron, l'Outaouais, soi-disant amis, souvent sous l'influence de la boisson est dans une quasi-certitude que rien ne pourrait lui arriver à ce sujet, faisait des siennes, et était à redouter.

Après avoir vendu ses denrées, maître Lafleur s'était remis en route avec son nouvel employé, qui avait laissé aux casernes le costume militaire et paraissait maintenant affublé d'un habit à peu près semblable à celui de son patron.

Le départ avait eu lieu du Broc d'Argent, sur les deux heures de l'après-midi. L'on pouvait donc espérer, si rien de fâcheux n'arrivait en route, d'être rendu à La Chesnaye, le plus tard, à six heures du soir.

Chemin faisant les deux hommes échangeaient des confidences sur le pays des ancêtres.

Vers les deux tiers de la route, artère qui unissait La Chesnaye à Ville-Marie, la conversation commença à languir. Le froid engourdisait la langue des voyageurs.

L'ex-soldat se rappela alors qu'il avait emporté une fiole d'un certain tonique, infailible pour faire oublier la froideur de la température. Il tira cette liqueur de sa retraite, c'est-à-dire d'un sac contenant son bagage, et la caressant des yeux, la présenta à Lafleur.

—Merci, mon ami, fit celui-ci, votre offre vient très à propos.

Puis, après en avoir englouti une bonne rasade :

—Ouche ! fit-il, que c'est pas bête !

Nicolas imita l'action de son patron et se réchauffa l'intérieur d'une forte lampée de la boisson reconfortante.

Cette libation eut pour conséquence de raviver la conversation.

Dans l'instant le traîneau passait près d'une épaisse sapinière.

Lafleur frissonna.

Nicolas, s'en apercevant, lui demanda :

—Qu'avez-vous ?... froid ?... Est-ce un ennemi ?... Vous avez tressailli !

—Vous voyez ce bois ?

—Oui.

—Eh ben ! il me rappelle une histoire lugubre et tragique. Il y a trois ans, un habitant nommé Belhumeur, que je connaissais bien, fut attaqué la nuit dans sa maisonnette d'arbres équarris.

« Pris à l'improviste, mon pauvre ami ne put opposer qu'une défense malheureuse. Il fut martyrisé par les sauvages ; ses enfants massacrés devant lui et sa femme eut un sort plus terrible : l'esclavage dans un village indien. »

Sur la demande du jeune homme, il lui raconta les détails de cette affaire sanglante.

Nicolas en fut fortement impressionné et se jura en lui-même, quoiqu'il arrivât, de ne jamais se laisser prendre vivant par ces féroces peaux-rouges, afin de ne pas avoir à subir d'aussi atroces tortures.

Mais ces sauvages avaient été, trois mois après, châtiés durement pour le crime pépétré.

Une quarantaine de guerriers indiens firent une autre incursion dans le pays.

Attendant le couvert de la nuit pour se répandre dans le hameau et y semer la dévastation et la mort, ils s'étaient cachés dans un bouquet d'arbres, à une portée de fusil des



OUCHE ! FIT-IL, QU'EST PAS BÊTE. —Page 605, col. 1

habitations des blancs. D'une manière providentielle, leur cachette fut découverte, par un jeune gars qui apporta la nouvelle à son père.

Aussitôt, les colons s'organisèrent et surprirent la bande d'Iroquois, dont quelques-uns peut-être s'échappèrent. Depuis, on ne les avait vus que de loin, mais jamais en nombre suffisant pour effrayer les habitants.

Le voyage, enfin, se termina sans encombre, et le bon paysan canadien fut reçu par sa famille avec des démonstrations joyeuses.

A cette époque-là (1685), un trajet, même de dix-huit milles, était toujours chose importante, car si bien portant que fut le voyageur au départ, que d'aventures pouvaient se présenter en route, parmi lesquelles les principales probablement seraient : la rencontre d'un parti de guerre indien ennemi, de bandits *coureurs des bois*, de loups, etc.

On connaît la proverbiale hospitalité canadienne de nos compagnards, aussi l'on peut croire quel accueil cordial fut donné à Nicolas ; surtout quand on apprit que le jeune homme avait porté les armes et que le gaillard n'avait pas *frette aux yeux* dans un combat.

Regis Roy.

A suivre

LES ÉVÉNEMENTS DU TRANSVAAL

(Voir gravures)

De graves événements se sont passés au Transvaal et ont eu leur répercussion en Europe.

On sait que la République du Transvaal, en Afrique, est riche en mines d'or. L'Angleterre, qui a de nombreuses possessions de ce côté et qui avait déjà, d'ailleurs, plus d'une fois tenté d'y devenir la souveraine absolue, rêvait de mettre ses projets à exécution. C'est ainsi qu'elle autorisait l'action de la Compagnie an-

glaise de l'Afrique du Sud, dont un des principaux lieutenants est un nommé Jameson, et qui avait pour but de s'emparer des territoires du Transvaal.

Jameson, ayant organisé des bandes armées, ouvrit les hostilités et, sortant des possessions anglaises au Cap, franchit la frontière transvaalienne.

Aussitôt, il y eut dans toute l'Europe, — car toutes les puissances ont des intérêts au Transvaal, depuis l'exploitation des mines d'or, — une protestation générale. L'Angleterre comprit qu'elle était allée trop loin. Elle s'empressa donc de désavouer la campagne de Jameson, mais sans parvenir à tromper personne sur le rôle qu'elle a joué.

Il est bien certain, en effet, que si Jameson avait réussi dans son œuvre de piraterie, l'Angleterre en aurait largement profité et qu'elle aurait établi sa domination sur la République du Transvaal.

JAMESON

Jameson, dont nous publions le portrait, est né à Edimbourg, en 1853. Il fit des études médicales à Londres et alla s'établir au Cap. Il y fut l'agent le plus actif de la compagnie anglaise du Cap.

À la tête des troupes levées par lui, il voulait s'emparer de Johannesburg, le centre des gisements aurifères au Transvaal.

Il comptait sans l'énergie des Transvaaliens. Ceux-ci ont immédiatement organisé la défense et se sont portés au devant des envahisseurs. La défaite de Jameson et de ses hommes a été rapide, et Jameson, fait prisonnier, a été conduit à Prétoria, la capitale du Transvaal.

M. KRUGER

M. Kruger est le président la République du Transvaal.

Il vient de déclarer que son gouvernement était prêt à faire des concessions en faveur des étrangers établis dans son pays, mais qu'il repousserait par la force toute tentative d'annexion du territoire.

Rappelons qu'en 1883 les Transvaaliens eurent déjà à lutter contre les Anglais et leur infligèrent une sanglante défaite.